

## 8 mai 2011 – Portrait de Marie-Jo Chombart de Lauwe

En mon nom et au nom de la commune du Touvet, je souhaite ajouter quelques mots et comme tous les ans associer à cette cérémonie le nom d'une résistante. Germaine Tillon, Geneviève Anthonioz de Gaulle, Lucie Aubrac, toutes ont été des légendes, que les récits, les historiens et les biographes nous ont livrés. Cette année ce témoignage de grande résistante je le tiens de sa bouche puisque Marie-Jo Chombart de Lauwe est encore vivante et inlassablement parcourt la France et les écoles pour faire partager le récit de son engagement, de sa déportation, se battant contre l'oubli et pour le travail de mémoire. Je l'ai rencontrée à Pontcharra où une pièce de théâtre restituait ce parcours admirable. Parce qu'il reste de moins en moins de témoins, parce que le temps passe et que ce passé ne passe toujours pas, parce que la transmission de la mémoire est indispensable, la parole directe est vitale. En rencontrant cette vieille dame de 88 ans, au regard pétillant, droit et limpide, c'est la jeune fille inflexible face à son engagement, fidèle à ses valeurs, que j'ai vu devant moi.

En 1940, celle qui se fera connaître par son diminutif « Marie-Jo » a 17 ans. Cadette de trois filles, elle est en classe de première dans un établissement de Tréguier (Côtes-d'Armor), alors que ses parents résident et travaillent sur l'île de Bréhat, dans le même département. Chez les Chombart de Lauwe, l'occupation allemande est tout de suite vécue comme un cataclysme. Le père, pédiatre, et la mère, infirmière, sont des patriotes attachés aux valeurs humanistes. Après l'allocution de Pétain du 17 juin annonçant l'armistice, et l'appel au sursaut du 18 juin de de Gaulle, toute la famille entre en résistance. Chez Marie-Jo, on écoute la voix de Londres depuis une radio cachée derrière un tableau. Au début, c'est l'aide aux soldats britanniques égarés pour qu'ils puissent retourner chez eux. Ensuite, c'est la collecte et la transmission à Londres de renseignements sur le dispositif breton de l'armée allemande. En dépit du danger, Marie-Jo commence à transporter des messages: « Malgré mon jeune âge, je ne faisais pas ça naïvement. Les exécutions sont arrivées très vite, le contexte était pesant, nous mesurions les risques. » À l'automne 1941, elle entreprend ses études de médecine à Rennes : glissés dans ses cahiers d'anatomie, les plans de défense côtière passent au nez et à la barbe de l'ennemi. Ils sont ensuite acheminés en Angleterre.

A la suite d'une trahison, Marie-Jo est arrêtée, le 22 mai 1942, chez sa logeuse. Devant la maison, une traction noire l'attend. Elle a juste le temps d'écrire un mot sur la table de la cuisine : « Je suis arrêtée. Prévenir famille et amis. ». Ses parents, leur fille et d'autres sont arrêtés, interrogés, incarcérés et déportés en Allemagne. Le docteur Chombart de Lauwe n'en reviendra pas vivant.

Marie-Jo est condamnée à mort, peine commuée en déportation "NN-Nuit et brouillard". Le train part de la gare de l'Est à Paris le 26 juillet 1943 avec sa mère Suzanne et 56 autres femmes françaises "NN" en wagon cellulaire pour le camp de Ravensbrück. Marie-Jo travaille dans l'usine Siemens du camp. A l'été 1944, elle est affectée à la « Kinderzimmer » (la chambre des enfants), créée afin de s'occuper des nouveau-nés avec la débâcle allemande de 1944. Sur 500 naissances consignées à Ravensbrück une quarantaine d'enfants ont survécus seulement. Marie-Jo assiste également aux expérimentations médicales menées par les médecins nazis sur les jeunes résistantes polonaises. A la libération, Marie-Jo témoigne contre le commandant du camp de Ravensbrück de 1942 à 1945 pour crimes contre l'humanité. Elle est transférée en mars 1945 à Mauthausen d'où elle est libérée le 21 avril.

A la libération, Marie-Jo témoigne contre Fritz Suhren, commandant du camp de Ravensbrück de 1942 à 1945 pour crimes contre l'humanité

Rescapée, Marie-Jo, devient mère de famille et chercheur au CNRS sur les questions de l'enfance, et travaille à la Salpêtrière dans le service de pédopsychiatrie tient à rester fidèle à l'esprit de la résistance, qui consiste à « dire non à tous les symptômes de l'atteinte à la dignité humaine, mais aussi à dire oui au respect profond de l'être humain dans toutes ses dimensions ». En témoigne son engagement, hier, contre la torture durant la guerre d'Algérie et aujourd'hui, à 87 ans, contre les résurgences de l'extrême droite en Europe. Adhérente de la Ligue des droits de l'homme, elle fait partie de la présidence collégiale de la Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes et depuis 1996 assure la présidence de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Son livre « toute une vie de résistante » est un témoignage bouleversant et les mots de Paul Eluard cités dans son livre résument bien à mon sens ce qu'elle incarne aujourd'hui : « tu lutteras pour changer la vie (...), pour que la honte de ce temps s'achève. »